

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 55 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de soirée. — Toilette de dîner. — Deux car-  
rés en guipure: Renaissance. — Dentelle au crochet. — Cinq  
patrons au dixième pour jaquette de dame. — Pale d'autel en

tapiserie. — Confection Arnauld-Plessis. — Cuirasse Ca-  
morra. — Confection Mirabeau. — Toilette de bal. — Rebus.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de soirée. — Robe de faille feuille de rose  
ou bleu turquoise, formant légèrement la traîne. Au-dessous

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.



1. TOILETTE DE SOIRÉE.

2. TOILETTE DE DINER. — MODELES DE M<sup>me</sup> ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

d'un volant monté en gros plis creux espacés, nous trouvons un volant dentelé fort peu fourni en fronces; puis, audessus, un fouillis de petits volants montés à tête-bêche et séparés par des biais.

Tunique en dentelle de Cambrai retombant en châle sur la traine, par derrière. Corsage de dentelle au mètre, disposée de chaque côté d'entre-deux en velours en bande formant traverses; ces dentelles sont réunies par le milieu, et les deux têtes s'appuient sur les velours; elles doivent, en outre, former léger bouillon. La ceinture, faisant pouf, est en velours noir liseré de faille pareille à la robe; cette faille se retrouve au milieu du pouf; le velours paraît l'encadrer.

## 2. Toilette de dîner.

— On nous demande souvent des conseils pour utiliser les dentelles de Chantilly. Notre toilette n° 2 en donne un emploi très-facile. Sur un jupon orné de deux volants montés à gros plis, retombe une tunique richement illustrée d'une belle broderie au passé entièrement perlée de jais; cette tunique forme polonoise, c'est-à-dire qu'elle ne fait qu'un avec le corsage, qui est ouvert en cœur sur la poitrine et garni d'une grosse ruche de tulle illusion.

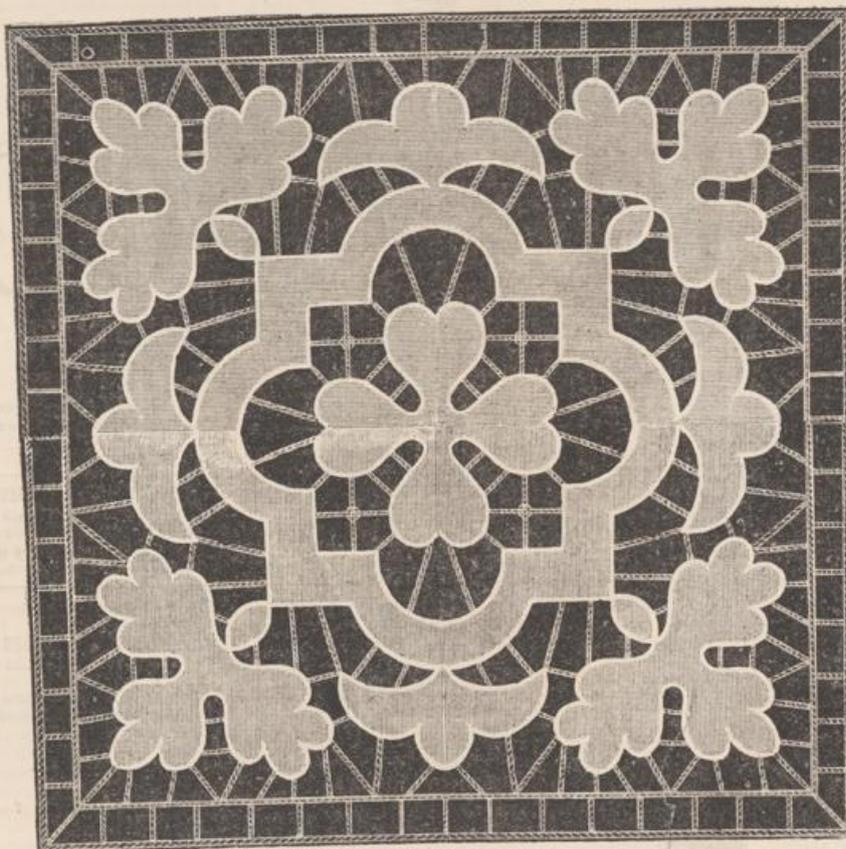
La dentelle de Chantilly, après avoir entouré la tunique devant, se chiffonne par derrière en pouf élégant et confortable. — Toilette de M<sup>me</sup> Elise, 64, rue Richelieu.

## 3-4. Deux carrés en guipure Renaissance.

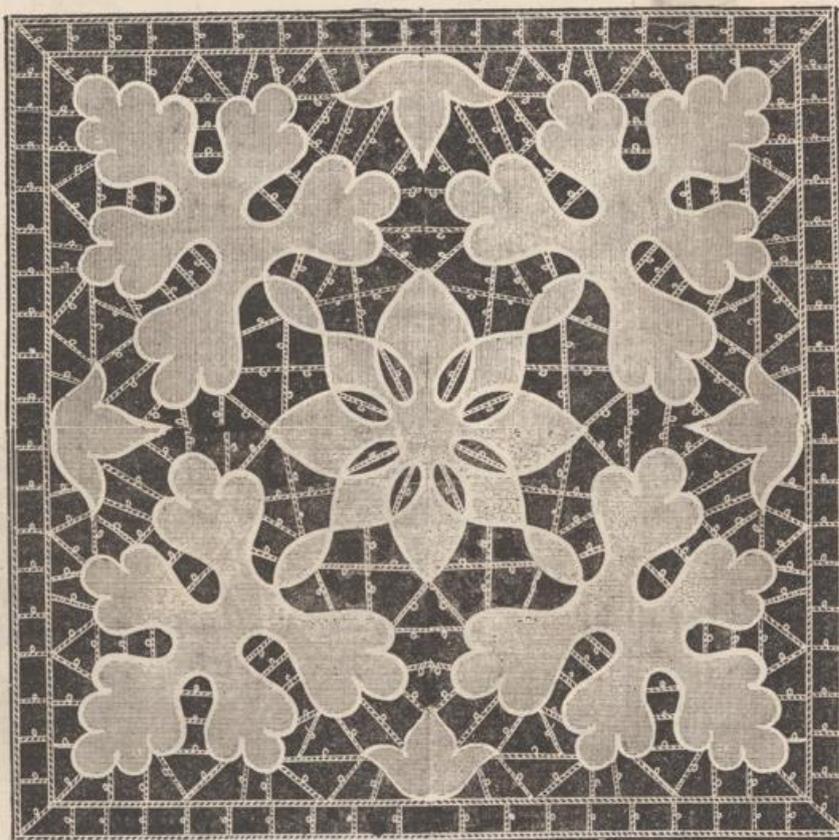
— Ce genre de travail nous est très-souvent demandé par nos abonnées; il est fort gracieux, facile d'exécution, et rend d'inappréciables services pour les ouvrages de longue haleine, tels que rideaux, couvre-lits, voiles de fauteuils, etc.; aussi ne craignons-nous pas d'en multiplier les modèles. Le travail de la broderie Renaissance est connu de nos lectrices: on brode en pleine toile les parties teintées en gris sur nos dessins 3 et 4; on brode les contours extérieurs au feston plat; puis on découpe tout autour et on enlève l'étoffe dans toutes les parties de nos dessins teintées en noir. On relie entre elles les différentes parties pleines en brodant au feston sur des fils lancés formant barrettes. Ces carrés, posés sur un transparent de couleur vive, produisent un effet charmant.

## 5. Dentelle au crochet.

— Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Cette dentelle peut remplacer une passementerie; ses oppositions de maïs et de clairs sont fort heureuses. Elle se fait tout au crochet; on travaille en travers, en tournant et retournant son ouvrage à chaque fin de rangée; les maïs s'obtiennent par le point de coquille, qui consiste à faire plusieurs brides dans



3. CARRÉ EN GUIPURE RENAISSANCE.



4. CARRÉ EN GUIPURE RENAISSANCE.

un même trou. Il y a dans chaque carré deux rangées superposées de brides. Ce travail se fait en même temps que les chaînettes du quadrillé.

~ ~ ~

## LEÇON DE COUPE

(Voir les n° 54, 67, 64, 77, 79 et 82 de la Revue de la Mode.)

6 à 10. — Dans notre leçon du 27 juillet 1873, je vous ai indiqué la manière très-simple de couper le mantelet et, par suite, la pèlerine, à l'aide du corsage. Je vais, aujourd'hui, employer le même procédé pour la démonstration de la coupe de la jaquette.

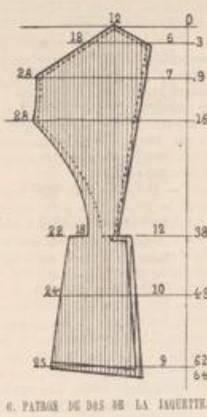
Toutefois, comme le système dont je me suis servi dans les premières leçons offre peut-être pour les personnes qui n'ont pas une très-grande habitude de la coupe, une précision plus rigoureuse, je conserverai les chiffres et les lignes de construction des tracés précédents, de sorte que, les deux systèmes se trouvant réunis sur la même figure, chacun pourra, selon son goût, employer celui qui lui paraîtra le plus commode à exécuter.

*Jaquette croisée.* — Le type que nous donnons aujourd'hui est celui de la veste ou jaquette croisée, dont la forme rappelle le vêtement d'homme qui porte le même nom.

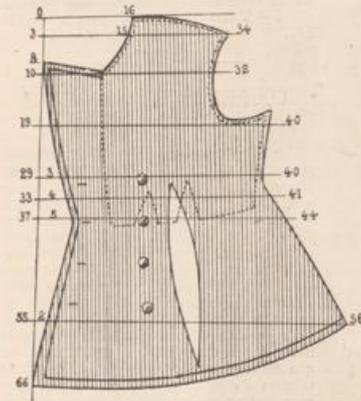
Pour couper le dos, représenté par la figure 6, on applique le dos d'un corsage rond et bien ajusté sur le papier, tel qu'il est figuré sur le dessin par les lignes brisées ou pointillées; on marque tout autour avec la craie ou le crayon; cela fait, on dessine la basque, à laquelle on donne 2 ou 3 centimètres de plus de largeur qu'au bas du dos, de chaque côté; par exemple, 12 c. du haut et 16 à 18 c. du bas, mais le terme moyen est de 25 c. environ.

Le petit côté, fig. 7, est dessiné de la même façon. On applique le petit côté du corsage, également indiqué-ici par les lignes pointillées, sur le papier, et, après en avoir dessiné le haut et les deux côtés jusqu'à la hauteur de ceinture, et même 1 ou 2 c. avant de l'atteindre, on s'éloigne sensiblement de la ligne du petit côté, afin de donner à la basque l'ampleur nécessaire au développement des hanches.

Pour dessiner le devant, représenté par la fig. 8, on pose, de même que nous l'avons fait pour les autres figures, le devant du corsage rond sur le papier, et l'on dessine autour de ce corsage les lignes de l'encolure, de l'épaulette, de l'entourure et du dessous du bras, en ayant soin, en tirant ce dernier trait, de s'éloigner de la ligne droite, comme nous l'avons fait pour le petit côté, de 1 ou 2 c. avant d'arriver à la hanche, et de continuer la ligne en



6. PATRON DE DOS DE LA JAQUETTE.

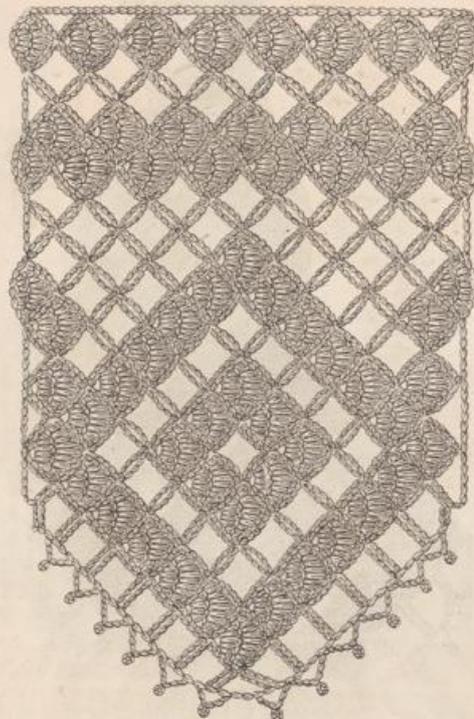


8. PATRON DU DEVANT DE LA JAQUETTE.

blaisant assez pour donner à cette partie du vêtement l'ampleur nécessaire. Cela fait, on complète le tracé en dessinant la partie du devant qui doit former le revers et la croisière. Cette ligne, qui est cintrée vers le milieu, c'est-à-dire à la hauteur de la taille, doit avoir, aux deux extrémités, 10 c. de plus de largeur que le corsage pointillé qui nous sert de base, et 5 vers le milieu par suite de la courbe qu'elle décrit, courbe nécessaire, du reste, pour donner au revers la grâce qu'il doit avoir et enlever au devant la largeur qu'il a en trop, en face de la ceinture. On marque ensuite la grande



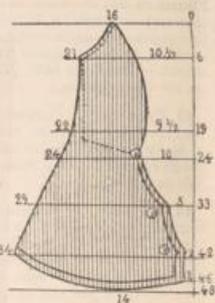
9. PATRON DE COL.



5. BENTILLE AU CROCHET.

5<sup>e</sup> 10 et 21 c., à la 7<sup>e</sup> 9 et 25 c. On dessine ensuite le dos en passant sur tous les points indiqués par ces chiffres.

On procède de même pour dessiner le petit côté, représenté par la figure 7. La ligne de construction d'abord, sur laquelle on pose les chiffres 0, 6, 19, 24, 33, 42, 46, 48, et sur chacun de ces chiffres des lignes horizontales, longueur : la 1<sup>re</sup> de 16 c., la 2<sup>e</sup> de 10 c. 1/2 et 21 c., la 3<sup>e</sup> de 9 c. 1/2 et 22 c., la 4<sup>e</sup> de 10 et 24 c., la 5<sup>e</sup> de 5 et 29 c., la 6<sup>e</sup> de 2 et 34 c., la 7<sup>e</sup> de 3 c., et la 8<sup>e</sup> de 2 et 14 c. On dessine alors le petit



7. PATRON DU PETIT CÔTÉ DE LA JAQUETTE.



10. DEVANT DE LA JAQUETTE AVEC LE COL.

pince qui doit être pratiquée entre les deux petites pinces du corsage pointillé.

Les explications qui précèdent, quoique très-peu étendues, me paraissent suffisantes pour faire comprendre le mécanisme que nous employons ordinairement pour couper nos modèles les plus variés. Mais ce système, que nous considérons comme de beaucoup supérieur à tout autre, exige de la part de l'exécutant une intelligence bien plus exercée et un coup d'œil plus sûr que le système chiffre; car avec ce dernier, tout le travail consiste, pour obtenir un modèle de grandeur naturelle, à placer les chiffres et à dessiner les lignes exactement comme elles le sont sur nos petits patrons, en ayant soin, bien entendu, de remplacer les millimètres par des centimètres.

La première méthode sert à créer des modèles, et celle que nous allons décrire consiste à les copier en grandeur naturelle à l'aide des petits patrons au dixième de grandeur.

Pour dessiner le dos de la jaquette, fig. 6, on tire une ligne perpendiculaire, qui est la principale ligne de construction; puis l'on pose au sommet de cette ligne le centimètre sur le point 0, et l'on marque en descendant 3, 9, 16, 38, 49, 61 et 64 c. et, en face de chacun de ces chiffres, une ligne horizontale. On donne à la première de ces lignes, celle qui est en face du point 0, 12 c. de longueur, à la 2<sup>e</sup> 6 et 18 c., à la 3<sup>e</sup> 7 et 28 c., à la 4<sup>e</sup>, également 28 c., à la

côté, toujours en prenant sur les points indiqués par les chiffres.

Le même procédé est employé pour obtenir le tracé du devant, représenté par la fig. 8.

Premièrement, la ligne perpendiculaire, puis, au sommet, le point 0, et, en descendant, 3, 8, 10, 19, 29, 33, 37, 55, 66, et, en face de ces chiffres, des lignes horizontales, dont la première a 16 c. de longueur, la 2<sup>e</sup> 15 et 34 c., la 3<sup>e</sup> 8 c., la 4<sup>e</sup> 8 et 32 c., la 5<sup>e</sup> 40 c., la 6<sup>e</sup> 3 et 40 c., la 7<sup>e</sup> 4 et 41 c., la 8<sup>e</sup> 5 et 44 c., la 9<sup>e</sup> 2 et 56 c. Cela fait, on diminue le devant.

Le col représenté par la fig. 9 est semblable à celui de l'habit d'homme. La courbe que nous donnons à la partie qui doit être cousue à l'encolure est nécessaire pour fixer le revers sur la poitrine et le maintenir dans la position que nous lui avons donnée fig. 10. Si le paletot était destiné à boutonner jusqu'en haut, c'est-à-dire entièrement fermé, il faudrait diminuer la courbe et le couper à peu près droit à la règle. — s.

11. Pale d'autel en tapisserie. — Les attributs religieux qui forment le motif central se détachent en soie jaune d'or, havane et noire sur un fond en soie ponceau. L'entourage est également en soie jaune d'or, havane et noire. Le fond extérieur est en soie blanche. Les couleurs à employer sont indiquées sous le dessin, à côté de chaque signe.



11. PALE D'AUTEL EN TAPISSERIE. ■ Rouge ponceau ■ Blanc, \* Havane foncé, □ Jaune d'or, ■ Noir.

12. Confection Arnould.

**Plessis en drap de dame**, de nuance vert russe, chamarré de soutache de soie noire; brandebourgs noirs; double ventre de petit-gris; une bande de skungs ou d'ours noir la borde tout autour. — Modèle de MM. Tainturier-Caclard, 46, rue des Jeûneurs.

**13. Camorra.** — Cuirasse-gilet en velours noir, illustrée d'une riche broderie au passé et en soutache, perlée de jais taillé et ornée d'une frange également perlée, retombant sur une dentelle de guipure de soie.

**14. Mirabeau.** — Confection en velours, de forme demi-ajustée, ornée d'entre-deux de guipure de laine perlée faisant tête à une belle dentelle assortie de style et de dessin. Col Marie Stuart en velours noir, double de faille noire et rempli par une grosse ruche de guipure noire; nœud page sur le côté de la barquette, nœud de faille. — Modèle de MM. Tainturier-Caclard.

**15. Toilette de bal.** — Premier jupon en taffetas d'Italie, couleur mais, avec jupe assortie en crêpe lisse; le bas est monté en longs plis plats arrêtés du haut et un peu du bas.

La tunique, en gaze blanche de Chambéry, voile la robe de crêpe mais; les draperies de la tunique sont encadrées d'un large velours de Saint-Etienne en bande n° 150, faisant tête à une belle blonde satinée. Le devant de la tunique est à bouillons, tandis que les draperies de la traine ne sont que froncées dans le travers.

Une guirlande de roses des quatre saisons, au feuillage naturel monté avec caoutchouc, forme sur le côté une espèce de quille avec guirlande et nœuds en velours noir de Saint-Etienne. La berthe autour du corsage est toute en velours et dentelle, avec pout de roses à la poitrine et sur l'épaule. Collier tout en perles d'or pointues et ovales alternées. Les fleurs de la coiffure sont assorties à celles de la robe.

#### DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

**Toilette d'intérieur.** — Jupon de velours anglais couleur pain brûlé, tout uni, sans aucun volant, ce qui nécessite une certaine ampleur. Tunique de faille ou de reps tout laine de la couleur du jupon, mais d'une nuance beaucoup



12. CONFECTION ARNOULD-PLESSIS.

plus claire. Cette tunique, courte devant, forme draperie sur les côtés, pour retomber en châte par derrière; les plis contrariés qui se trouvent dans l'ampleur du châle lui font figurer un léger pout. Corsage à basques rondes ornées de revers en velours assorti de couleur au jupon; col carcan également en velours; des boutons en vieil argent ciselé agrémentent le gilet, les revers du corsage et des manches; couronne de velours dans les cheveux, enserrant une grosse natte formant chignon.

**Toilette de dîner.** — Robe de faille bleu lapis, formant légèrement la traine. La jupe, arrondie, est garnie de deux volants montés à tête plissée et bouillonnés d'égale hauteur; ces volants sont bordés d'un large biais de satin bleu d'une nuance plus claire que celle de la robe.

Le corsage est de forme princesse; la jupe ne forme qu'un avec lui; seulement, celle-ci est fendue par derrière, et les pans, qui sont assez longs, se rattachent à la paysanne ou en la veuse, effet nouveau et original. A cette tunique, nous retrouvons le même ornement qu'à la robe, c'est-à-dire un biais de satin. La berthe, pointue du corsage, se trouve établie avec ce même biais, ainsi que la ruche Margot. Autour du cou seulement, celle-ci est extérieurement en satin. — Toilette de M<sup>me</sup> Elise, 61, rue Richelieu. E. BOUV.

#### COURRIER DE LA MODE

Une aimable et charmante abonnée m'adresse par lettre une question qui m'a déjà été faite plusieurs fois. J'y réponds donc dans ce courrier, puisque la réponse peut être utile à un certain nombre de mes lectrices. Elle me demande si les tuniques ou polonaises se portent moins que par le passé, et remarque que notre journal ne donne plus de patrons de ce genre.

Je répondrai d'abord que rien n'étant changé dans la coupe des tuniques depuis que des patrons très-exacts et nouveaux ont été dessinés pour jupons, nous trouvons inutile d'encombrer nos planches, de répétitions; ensuite, il est vrai que les robes se modifient graduellement. Les toilettes du soir, surtout, sont généralement sans tunique, et les jupes à traines sont surchargées d'ornements et de garnitures originales, disposées suivant la fantaisie et le goût de



13. CUIRASSE CAMORRA.



14. CONFECTION MIRABEAU.

MODÈLES DE MM. TAINTURIER-CACLARD.



1874

*Moine et Falgaux, imp. Paris.*

N°108

# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13. Quai Voltaire à Paris

*Modèles de M<sup>me</sup> Elze, G<sup>de</sup> de Richelieu.*

S  
a  
x  
e  
t  
n  
e  
r  
u  
j  
e  
s  
t  
i  
t  
e  
n  
t  
n  
a  
t  
r  
e  
t  
;  
j  
e  
l  
r  
e  
n  
i  
p  
l  
e  
t  
y  
i  
u  
i  
e  
s  
n  
-  
p  
-  
a  
-  
r  
e  
s  
-  
r  
-  
n  
-  
p  
-  
m  
e  
-  
n  
-  
v  
i  
e  
-  
n  
-  
o  
a  
b  
e  
-  
c  
-  
u  
-  
l  
a  
-  
e  
c  
-  
n  
e  
-  
i  
-  
l  
-  
i  
-  
à  
i  
-  
h  
-  
j  
e  
-  
l  
u  
-  
u  
-  
e  
s  
-  
e  
s  
-  
u  
i  
-  
n  
-  
r  
e  
-  
s  
i  
-  
o  
n  
-  
t  
e  
-  
a  
-  
j  
e  
-  
b  
r  
o  
-  
s  
i  
-  
n  
-  
t  
i  
l  
-  
l  
e  
s

2  
P  
e  
h  
l  
a  
4  
  
t  
e  
f  
t  
  
k  
p  
d  
c  
n  
p  
q  
r  
  
t  
s  
p  
  
v  
h  
d  
à  
t  
r  
i  
  
a  
f  
g  
E  
e  
p  
d  
d  
e

gl  
vo  
T  
co

chaque couturière. J'ai dit : en général, il y a cependant des exceptions. J'ai vu, par exemple, une tunique noire destinée à être posée sur un jupon de faille noire à volants, remontant par derrière jusqu'à la taille. Ces volants, à dents aiguës, sont brodés de jais dans chacune des dents. La tunique est en gaze de soie noire, rayée dans le tissu même de bandes de velours. Sur l'un des côtés de ces bandes de velours est posée une petite corde de jais mince et brillante. Une dentelle à dents aiguës, haute de 15 centimètres, et toute perlée de jais, garnit tout autour la tunique, dont le relevé est très-original; elle est arrondie autour de la taille, moulée presque sans pli et relevée très-haut du côté gauche seulement par un grand nœud de velours noir, dont les pans se terminent par une dentelle perlée de jais; sur le côté droit, qui retombe sans plis, est posée une échelle de nœuds de velours, au bout desquels sont cousus des aiguillettes de jais.

Le corsage est décolleté carrément; le tour du décolleté est garni d'une roche de tulle perlé posée en coquilles, et d'un plissé de tulle blanc. Les manches, au coude, sont ornées de deux dentelles perlées formant sabot et d'un flot de tulle de soie. Cette tunique est d'une très-grande distinction et d'un goût exquis.

Je dois, comme renseignement, dire à mes lectrices que je puis toujours indiquer la source des toilettes que je décris, et que je tiens à leur disposition l'adresse de la couturière qui l'a composée, et même le prix, si elles le désirent.

Celle dont je viens de parler sort des ateliers d'une véritable artiste, et dont le moindre mérite est d'être extrêmement raisonnable dans ses prix, chose assez rare, bien qu'elle fournisse les plus belles étoffes et que sa coupe, ses garnitures, le tour qu'elle donne aux moindres riens soient inimitables. Chez elle, rien de tapageur ni de surchargé; le choix est facile pour une femme de goût. Au besoin, on peut même s'en rapporter à son initiative et ne point se préoccuper des détails; on peut être certaine que rien ne sera négligé pour que ce soit charmant.

Je disais plus haut que les robes du soir se faisaient unies, surtout les robes de velours. J'ai vu l'autre jour, portée par une jeune femme à qui sa beauté, son nom, sa fortune et sa situation de famille forment une quadruple auréole, une robe de velours rubis dont la grande jupe, unie et à traîne, n'avait pour tout ornement qu'un petit pris dans la longueur, par derrière. Le corsage, à pointe par devant et à postillon à gros plis par derrière, était simplement liséré de satin rubis. Autour du décolleté carré, un magnifique point d'Alençon se rabattait à plat; à l'intérieur du carré de l'ouverture, un plissé de crêpe lisse blanc. Les manches, au coude, étaient garnies d'un point d'Alençon remontant à plat et d'un crêpe de drap lisse retombant sur l'avant-bras. Point de médaillon ni de collier brisant la ligne harmonieuse du cou; point de boucles d'oreilles; pour tous bijoux, trois marguerites en brillants, l'une posée au milieu du front sur un nœud de satin rubis; les deux autres sur le devant du corsage, également posées sur des nœuds de satin placés au-dessous l'un de l'autre.

La coiffure de la princesse de B... était fort simple, peu élevée sur le front; elle se prolongeait jusqu'à la naissance des cheveux par derrière, formant une sorte de grosse natte très-lâche et dont chaque mèche était largement étirée, de

façon à ce que la natte seule tint toute la largeur de la tête.

Voici une sortie de bal que je recommande à mes lectrices comme étant très-originale et fort seyante. C'est tout simplement une grande pelisse large, à grandes manches, dont les entourures, d'une très-grande dimension, sont prises très-avant dans le dos et le devant; l'ampleur du vêtement suit les manches. On ajoute, à volonté, un capuchon. Rien n'est chaud, commode et facile à endosser comme ce vêtement, qui peut se ouater ou se doubler de fourrure. Pour moi, voici comment je l'exécuterais : en cachemire de l'Inde blanc ou bleu ciel; je le doublerais en fausse hermine s'il était blanc, de petit-gris s'il était bleu; je mettrais autour du cachemire blanc, du skunks; cette fourrure brune fait un

et garni de cygne, qui sera charmant et ne coûtera qu'un prix modique. On bien le garnit de tresses de soie blanche posées en travers dans le bas (quatre rangs environ) et en long sur les grandes manches, qu'elles rayent dans toute leur étendue. Au bord, un effilé soie et chenille.

On peut ajouter à ce dolman un capuchon se relevant sur la tête, à volonté; mais cette façon de se couvrir la tête fait souvent tomber les fleurs et aplaît les crêpes et les boucles. Je préfère tout simplement une écharpe ou un point en laine tricotée très-légère, très-moussuse, que toute jeune fille ou jeune femme un peu artiste et un peu... coquette sait gracieusement enrouler autour de son visage.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRES PARISIENNES

M<sup>me</sup> Marie de Saverny à M<sup>me</sup> Laure de B.

Ma lettre, te parviendra un peu tard, ma bien chère, car tu sais déjà, par les mille voix de la renommée et les nombreux journaux de Paris, que la fête du 14, à l'Élysée, a égalé et peut-être surpassé en splendeurs tout ce que l'imagination, aidée par le souvenir, avait pu rêver. Aussi ne vale-je pas, avec meslieurs les chroniqueurs de nos gazettes bien informées, compter les lustres et les bougies; je ne te dirai pas : il y avait un salon tendu de Gobelins, un autre décoré en jaune et rouge, un troisième orné entièrement de glaces, etc., etc.; il faisait très-chaud à tel endroit et on respirait à tel autre; non, à quoi bon? Ce que je veux dire ici, c'est l'impression d'une femme sur ce bal, qui restera certainement comme un charmant et agréable souvenir dans l'esprit de tous les privilégiés qui auront joui de ses merveilles.

Nous sommes, après tout, nous autres femmes, les meilleurs juges en semblable matière, et rien ne m'amuse comme de lire les comptes rendus très-sérieux, très-consciencieux d'ailleurs de ces messieurs, sur les élégantes toilettes qui ont frappé leurs regards. Rien de plus comique assurément que de les entendre s'extasier à l'envi sur la robe de mousseline de M<sup>me</sup> la maréchale de Mac-Mahon. Vois-tu cela, toi, ma bonne Laure? Une robe de mousseline agrémentée d'effilés de soie, accompagnée d'un corsage de satin, de diamants éblouissants, avec accessoires, tels qu'une plume dans les cheveux! C'est charmant, n'est-il pas vrai? et surtout à mourir de rire. C'était bien exactement ainsi, si ce n'est pourtant que la mousseline était du tulle..., et ainsi des autres descriptions; elles sont toutes à peu près de cette force.

Cette petite malice, dite en passant, contre le sexe qui nous écrase sans cesse de sa supériorité, et croit être compétent en toute matière, je reprends ma narration.

Ah! quelle heure interminable, que celle passée à faire queue en voiture. Je te fais grâce des réflexions, aussi maussades que peu intéressantes, échangées entre mon mari et moi pendant cette attente, mais il faut que je te confesse un mauvais sentiment. Tout en regardant à travers les glaces de la portière, ternies par le brouillard, je me disais : cinq mille personnes sont là, devant ou derrière moi, qui, toutes les dix minutes, avancent, comme moi, de trois mètres vers le but désiré, et cette charitable pensée adoucissait un peu l'amertume de la situation et l'ennui de l'attente. Je me suis prise aussi à envier le sort des



15. TOILETTE PORTÉE AU BAL DE LA PRÉSIDENTE PAR M<sup>me</sup> LA VICOMTESSE DE P. — DESSIN DE G. GONIX.

effet charmant sur le blanc; et autour du cachemire bien doublé de petit-gris, je mettrais du renard argenté ou, pour que cela me coûte moins cher, de la marmotte. Je conviens que tout le monde ne peut se donner une sortie de bal aussi élégante et qui revient assez cher. On peut, à moins de frais, se faire faire un vêtement chaud et commode. Le dolman est une forme parfaite. Il peut se jeter sur des bouillonnés et des fleurs sans les froisser. Il ne faut pas une très-grande quantité d'étoffe pour l'exécuter. Je conseillerais néanmoins de le tailler assez grand, bien que ce ne soient guère que les épaules et les bras qu'il faille préserver; un vêtement court pour sortie de bal n'est pas confortable. On peut faire pour jeune fille un dolman en cachemire de l'Inde (2 mètres suffisent, c'est si large), ouaté sur lustrine de soie

élues, femmes de ministres, de sous-secrétaires d'État et d'ambassadeurs, dont les équipages traversaient fièrement au grand trot la chaussée entre les deux files de voitures des simples mortels attendant leur tour.

Je n'étais certes pas la seule à trouver le temps long, l'air humide et froid, à regretter même un peu le chaud coin du feu, le livre attachant et la bonne tasse de thé parfumé abandonnés pour le bal; car plus d'un frais visage, en se débarrassant du capuchon de dentelle qui le couvrait, gardait encore empreinte une expression de malaise et d'ennui bien naturelle; il faut avoir passé par là pour comprendre.

Mais maussaderie et fatigue disparaissaient comme par magie, quand s'ouvrait enfin aux regards éblouis la porte du palais enchanté. L'accueil plein de charme fait aux invités amenait soudain le sourire sur les lèvres; les fronts s'épanouissaient et les yeux ravis, émerveillés, ne se lasaient pas de regarder et d'admirer.

Sais-tu, ma chère Laure, ce qui, tout d'abord, m'a mise sous le charme? Je m'imaginais aller voir une belle fête officielle donnée dans de grandes galeries toutes garnies de superbes draperies rouges à crépines d'or scintillant sous les mille bougies des lustres, avec des fleurs placées dans l'embrasure des fenêtres et sur les degrés de l'escalier, et surtout je comptais sur une foule compacte encombrant les salons, obstruant les ouvertures et les passages; je m'attendais, en un mot, à une édition nouvelle de ces grandes fêtes de l'Hôtel-de-Ville qui firent jadis ma joie et mon admiration, et où nous avons tant dansé lorsque nous étions jeunes filles. T'en souviens-tu, Laure? Mais, oh! surprise! rien autour de moi ne révélait le décorateur; tout éloignait l'idée d'improvisation, et rien ne laissait soupçonner ces constructions faites à la hâte dont on m'avait parlé. Je me crus dans une demeure somptueuse bâtie tout exprès pour des réceptions quasi royales.

Ce n'était pourtant pas un souverain qui recevait, mais c'était une femme, et le goût exquis d'une maîtresse de maison se révélait dans ces mille détails qui ne sauraient échapper à l'œil vraiment exercé d'une vraie femme du monde.

Chose particulière, ce bal officiel avait pris bien vite cet aspect particulier qui est comme le cachet spécial des fêtes de la bonne compagnie. On s'amusait beaucoup et on en avait l'air, surtout dans les deux salles de danse. Les moins intrépides se promenaient, et, bien que les invités fussent au nombre de six mille, on pouvait circuler sans voir des jupes de tulle et des guirlandes de fleurs joncher le sol.

Je ne te dirai rien des merveilles admirées dans les appartements du premier; on ne parle que de cela partout; je préfère te donner à mon tour mes impressions sur les toilettes. Puisque j'ai critiqué messieurs les journalistes qui se mêlent des choses qu'ils ne connaissent pas et auxquelles ils n'entendent rien, c'est bien le moins que je fasse mieux.

Comme aspect général, je t'avouerais franchement que je n'ai pas été éblouie par le luxe des invités. A force d'entendre dire que toute robe neuve était sacrifiée dans ces grandes fêtes et qu'on ne rapportait que les morceaux de la plus merveilleuse toilette, bon nombre de femmes s'étaient imaginé sans doute de choisir ce qu'elles avaient de moins frais dans leur garde-robe. C'est assez bien calculé quand il y a cohue; mais l'autre jour, à l'Élysée, les femmes... économes ont été prises au piège; elles n'ont pu se dissimuler, et leur trop sage intention a tourné à la plus grande gloire de celles qui n'avaient songé qu'à être belles sans autre préoccupation.

Ma chère Laure, je t'annonce le triomphe du noir; jamais on ne vit au bal tant de robes noires de tout genre et de toute étoffe. La plus merveilleuse était en tulle noir, toute criblée de perles de jais et relevée de ci de là par des traînes de géranium rose. Et le plus singulier, c'est que cette charmante robe était portée, devine par qui? Je te le donne en cent, je te le donne en mille... par notre chère Marguerite de L... devenue M<sup>me</sup> C..., tout court. Si le nom de son mari n'a pas toute la longueur désirable, s'il lui manque ces deux petites lettres qui semblaient jadis à notre amie inséparables de tout bonheur humain, si, en un mot, elle ne se nomme point M<sup>me</sup> de... quelque chose, en revanche elle a des diamants splendides, des robes valant bien 2,000 francs, qu'elle porte comme fiche de consolation. Voilà que je suis méchante, et j'ai tort; car elle a été charmante, et c'est bras dessus bras dessous, que nous avons pénétré dans le salon réservé aux grands dignitaires du Gouvernement et à leurs femmes, ministres, sous-secrétaires d'État, ambassadeurs, etc., etc. Nous n'y sommes restées que peu d'instants; on causait politique, et nous avions bien autre chose à faire ce soir-là que d'entendre discuter les questions d'État. D'ailleurs, mon attention était attirée par une toilette blanche et noire dont je ne veux rien te dire; tu pourras la détailler à ton aise, puisque ton journal t'en donne aujourd'hui la gravure exacte. Il doit te suffire de savoir que nous connaissons la charmante femme qui la portait, c'était la vicomtesse de B...; tu la reconnaitras facilement si j'ajoute: elle est blonde et s'appelle comme toi, Laure. Tu le vois, ma chérie, tu aurais passé avec moi une

bien charmante soirée. Que de fois je t'ai regrettée! Ne pourrais-tu, dis-moi, laisser là pour quelques jours, ton mari, ta maison et tes obligations, et venir voir par toi-même si tout ce que je t'ai dit de cette fête est vrai et si je n'exagère rien. Le second bal a lieu le 28. Décide-toi, et je te promets de faire improviser en deux jours une toilette qui te permettra de rivaliser de beauté même avec M<sup>me</sup> de B...

Je voulais te dire aussi comment était faite la robe rose de M<sup>me</sup> J..., la robe blanche de M<sup>me</sup> T..., la robe paille de M<sup>me</sup> de V...; mais la place me manque, et ces descriptions se trouveront tout naturellement dans l'un de mes courriers de mode.

A bientôt, ma très-chère. Ne manque pas de me dire si ces lettres sont de quelque intérêt pour toi; rien ne saurait m'être plus agréable que de savoir que j'ai su répondre pleinement à ton désir.

A toi de cœur.

MARIE DE SAVERNY.

## CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Une des premières choses auxquelles on se heurte malheureusement trop souvent dans le début d'un ménage, c'est contre sa belle-mère, et en cela on a un très-grand tort, car il est bien rare que la conduite que l'on tient en cette circonstance soit sans influence sur le bonheur ou le malheur qui vous adviendra de l'avenir.

Mais avant de nous étendre sur ce chapitre dangereux, je tiens à faire toutes mes réserves, c'est-à-dire à faire bien comprendre aux jeunes femmes pour qui je préche, que c'est elle seule que je mettrai en cause, et cela dans leur unique intérêt; sachant trop bien, hélas! qu'il peut exister de ces belles-mères qui sont un vrai fléau pour celles qui ont le triste sort de se voir attachées à elles par un lien sacré.

Ceci dit et compris, j'espère, je commence donc ma morale:

Pour pouvoir bien juger les gens, dans quelque position que ce soit, il faut d'abord avoir la justice de se mettre un moment à leur place.

Donc, mettez-vous à celle de votre belle-mère, et pensez à la position que votre mariage lui a faite.

Elle a donné tout son cœur à ce fils, qui vient de se donner à vous, car, eût-elle plusieurs enfants, l'amour maternel est si immense et tient si bien à l'essence divine, qu'à chacun d'eux la mère se donne tout entière; or, jusqu'au moment de son mariage, non-seulement votre mari aimait tendrement la sienne, mais encore il l'aimait avant toute chose au monde, et elle tenait le premier rang dans son âme, malgré tous les autres sentiments qui pouvaient naître en lui.

Eh bien! vous venez, et aussitôt la malheureuse mère est détronée dans ce cœur chéri pour vous y céder la place.

En bonne conscience, croyez-vous que, malgré toute sa vertu, tout son esprit, toute sa puissance sur elle-même, cette femme, à laquelle la première place dans le cœur de son enfant est enlevée, peut se sentir portée tout d'abord à un vif sentiment d'affection pour celle qui vient la remplacer ainsi? Non, bien certainement, et votre conscience est trop noble et trop vraie pour vous dire le contraire. Seulement vous ne voulez pas l'entendre, car, si vous l'écoutez, voilà ce qu'elle vous dirait, en outre:

« Votre belle-mère souffre, et c'est vous qui êtes la cause de ses souffrances, cause involontaire, c'est vrai, mais qui n'en est pas moins réelle. »

Aussi, si vous êtes bonne, vous vous efforcerez d'adoucir sa douleur en joignant votre affection pour faire l'appoint de celle que son fils lui a enlevée; car en étant aimée par vous deux, elle oubliera qu'elle l'est moins par un seul côté.

Et si vous aviez assez de charité mêlée à de la sagesse pour écouter ces paroles et suivre les conseils qu'elles renferment, vous vous éviteriez bien des ennuis, bien des tracassés, et souvent aussi bien des chagrins, dont, à ce sujet-là, les ménages les plus unis sont quelquefois semés; je vous assure qu'une fois votre parti bien pris de suivre cette route, vous trouverez la tâche bien moins difficile que vous ne vous l'étiez imaginé, et cela parce que l'indulgence vous soutiendra, et qu'à l'aide du prisme de cette charmante qualité du cœur, les couleurs, quelque sombres qu'elles puissent être, prennent une teinte assez douce pour qu'on puisse en supporter la vue sans douleur.

Ainsi, que votre belle-mère soit maussade, ce qui peut arriver quelquefois, souvent même, si vous voulez, car son âge, sa santé, sa jalousie maternelle même le lui permettent jusqu'à un certain point; si, au lieu de vous hérissier contre elle et de sortir vos griffes pour la combattre, vous vous disiez avec une indulgente bonté:

— La pauvre femme! elle n'est plus jeune!... elle est souffrante... puis ce doit être bien triste qu'on vous prenne votre enfant!... Qu'est-ce que je dirais, moi, si on m'en faisait autant? ..

Et comme votre cœur est réellement bon, vous vous attendrez sur la pauvre femme, vous serez douce, bonne, consolante pour elle, et, comme ces premières gelées d'hiver qui fondent sous les rayons encore chauds des derniers beaux jours d'automne, peu à peu le cœur de votre belle-mère sentira se fondre les mauvais sentiments qu'elle renfermait en son cœur contre vous; vous verrez d'abord diminuer, puis cesser tout à fait l'hostilité dont elle s'était armée, et souvent son affection même viendra payer la dette de sa reconnaissance.

Puis, sachez bien qu'une semblable conduite vous servira mieux que vous ne sauriez le croire, non-seulement dans l'affection de votre mari, mais encore dans son estime. Quelle autre base peut être plus solide que l'estime pour l'affection que vous devez désirer avoir du compagnon de votre vie? quand même celui-ci, ce que j'admets encore comme chose possible, vous donnerait lui-même l'exemple de l'indifférence pour sa mère; car il arrive trop souvent que, absorbé tout entier par un sentiment nouveau et, de plus, entraîné par de dévorantes affaires, un homme oublie momentanément celle dont l'amour a veillé sur lui sans interruption dès l'instant de son entrée dans la vie, jusqu'au jour où il a choisi une compagne et suivi l'entraînement des occupations nécessaires à sa position.

Mais je vous le dis, chez un honnête homme, cette indifférence ne peut jamais être que momentanée, et le jour viendra où elle disparaîtra complètement, par exemple au premier malheur qui viendra le frapper, et quelle vie peut se flatter d'en être exempte? Alors vers qui la pensée de son cœur s'élancera-t-elle tout d'abord, même avant vous, quel qu'il vous aime tendrement? — vers sa mère! C'est une ancienne habitude d'enfance à laquelle il reviendra instinctivement et sans s'en rendre compte; et si, grâce à vous, il la retrouve comme elle était jadis, c'est-à-dire toujours aussi tendre pour lui, aussi indulgente, aussi bonne, cette mère, envers laquelle sa conscience alors lui fera le dur reproche d'avoir été ingrat, à qui en saura-t-il le gré? à vous, et sa tendresse pour vous s'en augmentera encore.

Tandis qu'au contraire, si vous avez su vous mettre en froid et en hostilité avec votre belle-mère, celle-ci, tout naturellement, se plaindra de vous à son fils, quand il lui reviendra. En admettant même que devant ces récriminations votre mari prenne votre parti contre elle, si ce n'est sa conscience, au moins son égoïsme lui dira tout bas que vous auriez bien dû lui éviter cette querelle désagréable... que vous n'êtes pas toujours si honne ni si douce non plus; enfin, une foule de choses plus ou moins réelles, mais fort peu gracieuses pour vous; car, sachez-le bien, quel que vous puissiez dire ou faire, et quel que puisse être ou faire votre mari, une mère, quand elle a mis tout son cœur dans son devoir de mère depuis le jour que Dieu a daigné lui accorder son enfant, conservera toujours sur celui-ci un pouvoir dont, tôt ou tard, il est obligé de reconnaître la puissance.

Donc, comme conclusion de ma morale, je vous conseille de penser un peu à votre bonheur à venir, en prenant position vis-à-vis de votre belle-mère et dans le cœur et dans la maison de votre mari, et d'avoir la bonne foi de vous dire que c'est à vous qu'il incombe de faire à cette occasion toutes les avances pour obtenir la paix, car il est dans la nature que le premier sentiment qu'elle doit avoir pour vous est un sentiment répulsif.

— Hélas! mon fils, le jour de son mariage, a passé à l'enfer, me disait en souriant tristement une femme de beaucoup d'esprit, que j'allais féliciter à cette occasion. — J'espère, pour toutes deux, que celle qui est devenue sa belle-fille aura eu assez de bon sens et de cœur pour la faire revenir sur cette impression plus que fâcheuse, mais qui est malheureusement toute naturelle.

\*\*\* DE BASSANVILLE.

## UN CŒUR DE MÈRE

(Suite)

V

LCI

Pendant trois jours la malheureuse mère d'Arthur fut en danger de mort. Elle avait fait fermer sa porte, son beau-frère et sa nièce elle-même n'en avaient pu franchir le seuil. Mélie avait respecté sa volonté, elle savait de ses nouvelles par le prêtre admis seul à la visiter.

— Elle est vraiment admirable de foi, disait-il, mais le coup sera mortel. Aujourd'hui elle a, d'après mes pressantes invitations, consenti à voir le médecin, mais sa présence me paraît à peu près inutile. Le croiriez-vous? ce qui la soutient, ce qui neutralise un peu l'effet de son immense chagrin, c'est de sentir que rien ne la retient plus sur cette terre, c'est d'espérer qu'elle rejoindra avant peu son fils.

Le matin du quatrième jour, Jeannette vint chercher Mé-

lité, M<sup>me</sup> Garnier l'avait demandée, et le médecin consentait à ce qu'elle la reçût.

La jeune fille se hâta de se rendre à cette invitation, sa douleur pouvait-elle être comparée à celle du docteur ! Quand elle arriva, M<sup>me</sup> Garnier venait de se lever. Elle était à demi couchée sur une chaise longue, le visage décoloré, les yeux fermés, les mains jointes. Sur ses tempes pâles ondulait ses cheveux, blonds il y a trois jours, maintenant légèrement argentés. Mélite l'embrassa sans pleurer. On l'avait prévenue, la faiblesse de sa tante était si grande, son organisation nerveuse si irritée, que la moindre émotion pouvait avoir les plus funestes suites.

Il y eut un moment de silence. Les sanglots qui lui montaient à la gorge empêchaient Mélite de parler, et, l'édifiée par elle, elle n'aurait su que dire.

— Le beau temps ! dit enfin M<sup>me</sup> Garnier en regardant le ciel, qui ce jour-là était d'une admirable pureté.

Mélite toussa pour s'éclaircir la voix, et parla du beau temps.

Il y a ainsi des moments où la parole et la pensée semblent divorcer. Pour dompter la pensée ardente, pour maîtriser l'émotion qui précipite le cours du sang dans les veines, les lèvres articulent des mots sans expression, mais sans danger. Ce sont des notes fausses, c'est vrai, mais le son qu'elles rendent ne pénètre pas jusqu'au cœur, ce sont des vibrations sans portée.

— Un peu d'air vous ferait peut-être du bien, Marie, dit le médecin. Voulez-vous vous approcher de la fenêtre ?

— J'allais vous le demander, répondit la malade.

On poussa sa chaise longue et on ouvrit la fenêtre.

Elle frissonna sous les chauds vêtements qui la couvraient, mais passant la main sur son front, elle dit :

— Cela me rafraîchit.

Et, renversant la tête en arrière, elle s'appuya au dos de sa chaise longue, et demeura pensive et silencieuse.

Alors commença entre Mélite et M. Mariteau une de ces conversations décousues, embarrassées et ennuyeuses, qui sont parfois de circonstance. Leur attention se concentra sur cette femme au cœur dévasté, son malheur remplissait leur pensée, mais il fallait parler d'autres choses, veiller à ce qu'aucun mot imprudent n'éveillât les souvenirs, ne produisît un effet douloureux, et n'amènât un nouveau épanchement de douleur. Car, au nom de la science, le médecin avait dit : « Assez. »

M<sup>me</sup> Garnier, placée à droite devant la fenêtre, voyait s'ouvrir devant elle une des belles rues de Paris, celle qu'on appelait la rue de Paris, sans doute parce qu'il était de toute nécessité que les diligences qui allaient à Paris passassent dans cette rue. Mélite s'était assise sur une chaise basse, presque à ses pieds ; le docteur se trouvait à gauche et faisait face à la malade. Il parlait haut et la surveillait sans qu'il y parût.

M<sup>me</sup> Garnier ne prêtait, en apparence du moins, aucune attention à ce qui se disait. Une fois cependant le docteur, s'oubliant, parla d'uniforme ; elle tressaillit, mais resta calme. Il y avait un quart d'heure que Mélite et le médecin causaient, ils se regardaient ne sachant que dire, quand le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé.

— La diligence de Paris, sans doute, dit M. Mariteau.

— Oui, dit M<sup>me</sup> Garnier dont les yeux restèrent fixés devant elle.

Mélite se leva et se pencha pour voir.

La lourde voiture arrivait grand train, atteignant presque le premier étage des maisons dont elle n'était séparée que par la largeur d'un trottoir qui n'avait pas, certes, les proportions de ceux du boulevard des Italiens. Comme elle passait rapide contre la maison de M<sup>me</sup> Garnier, un des stores du coupé s'abaissa et une tête s'encastra dans l'ouverture. Mélite étouffa un cri, M<sup>me</sup> Garnier, dont les traits s'étaient soudain contractés d'une manière effrayante, se leva debout, porta la main d'abord à son front par un geste d'effroi, puis à sa gorge, qui halelait et d'une voix étouffée dit :

— Mon fils !

Le médecin bondit sur son siège et la regarda avec stupeur, puis ses yeux se levèrent sur Mélite, pâle d'une violente émotion contenue. M<sup>me</sup> Garnier était retombée assise et s'était couverte la figure de ses deux mains crispées, tout son corps tremblait.

La jeune fille alla vers le médecin :

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle d'une voix basse et altérée, courez à l'hôtel de l'Europe, la diligence y mène un jeune homme, un officier qui ressemble à Arthur d'une manière saisissante. Hélas ! j'ai aussi été sur le point de m'écrier : C'est lui ! Faites-lui comprendre l'effet que sa vue produirait sur ma tante, qu'il ne se montre plus dans cette rue.

— Lui ressemble-t-il vraiment à ce point ? demanda le vieillard.

— Monsieur, c'est à s'y méprendre, j'en frissonne encore. Quand il s'est penché pour regarder, peut-être une maison voisine, ses yeux se sont arrêtés sur nous. Mon Dieu, l'illusion était complète, si complète, que j'ai cru le voir sourire.

Et Mélite posa sa main sur son cœur, qui battait à lui briser la poitrine.

Le médecin regardait fixement M<sup>me</sup> Garnier, qui ne bougeait pas.

— Mais allez donc, monsieur, répéta Mélite avec une certaine impatience. Dans l'état où elle se trouve, une seconde secousse peut la tuer.

— Oh ! certes, murmura le docteur, une, c'est assez, c'est trop sans doute ; regardez-la.

Mélite, effrayée de l'air extraordinairement inquiet qui se peignait soudain sur les traits du médecin, se tourna vers sa tante. M<sup>me</sup> Garnier avait posé ses deux mains sur ses genoux, les yeux baissés elle faisait tourner sur un de ses doigts effilés son alliance, étroit anneau d'or qui ne la quittait jamais. Ses lèvres s'agitaient, on eût dit qu'elle se parlait bas à elle-même.

M. Mariteau et Mélite échangèrent un regard chargé d'anxiété. Que signifiaient ce calme de mauvais augure, cette réverie muette et sinistre, cette absence totale d'émotion dans un moment où toutes les fibres douloureuses de son cœur avaient dû éclater sous ce regard qui lui avait semblé celui de son fils ?

— Chère tante, vous tremblez de froid, dit enfin Mélite, qu'une crainte vague et terrible venait de saisir, laissez-moi fermer cette fenêtre.

M<sup>me</sup> Garnier releva la tête et tourna son visage pâle vers elle. Son regard avait un éclat et une mobilité extraordinaire. Un sourire d'une étrange et navrante douceur passa sur ses lèvres tremblantes.

— Laissez cette fenêtre ouverte, dit-elle ; je veux voir Arthur revenir du collège.

Comme elle prononçait ces mots, épouvantable révélation de l'effet produit par cette apparition de hasard, un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'escalier. Mélite courut à la porte, l'ouvrit, regarda, la referma et revint en courant vers le médecin.

— Mon Dieu ! j'en deviendrais folle aussi, balbutia-t-elle, ce monsieur monte avec mon père, c'est Arthur, je suis sûre que c'est Arthur.

Le médecin se leva.

— Ne quittez pas votre tante, mademoiselle, dit-il, il faut que ce quiproquo s'explique, la situation est déjà assez grave et assez compliquée comme cela.

Il sortit de l'appartement. Mélite, en proie à une émotion indicible, alla reprendre sa place près de M<sup>me</sup> Garnier, qui paraissait absorbée en elle-même et qui murmurait à demi voix des paroles incohérentes, des phrases coupées, intelligibles, accompagnées de sourires et de regards qui donnaient le frisson.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

## LA FILLE ADOPTIVE

(Suite)

Armand mit un baiser sur le front de Gabrielle et partit en courant, fou de bonheur.

Il ne lui fallut pas longtemps pour arriver chez M. Gerbaud, qui, par hasard, était occupé d'une affaire. Celui-ci, en apprenant que M. Duvrard fils était dans la salle d'attente, ne fut pas peu surpris et se donna le malin plaisir de lui faire faire antichambre. Le jeune homme subit cette épreuve avec une grande impatience ; mais il aimait tant l'orpheline !... son amour lui donna du courage.

Quand, enfin, il fut admis en présence de son ennemi, l'émotion le faisait trembler comme un faible enfant.

Après un court préambule, il aborda le motif de sa visite.

— Monsieur, dit-il solennellement, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— De ma fille, monsieur ! s'écria M. Gerbaud avec un délicieux étonnement ; quoi ! vous me demandez la main d'Aurélië ?

— Mais non, monsieur, c'est celle de M<sup>lle</sup> Ernestine que je sollicite.

M. Gerbaud tomba du ciel sur la terre.

— Je n'ai qu'une fille, monsieur, répondit-il de mauvaise humeur, et vous le savez bien. Puisque c'est la main de M<sup>lle</sup> Ernestine que vous voulez, vous pouvez la lui demander à elle-même.

— C'est déjà fait ; elle me l'accorde, mais à une condition.

— Ah ! elle y met une condition ?... elle est bien difficile... Ceci ne me regarde point d'ailleurs.

— Pardonnez-moi, cette condition est que vous deveniez mon associé.

— Comment dites-vous ?... Oh ! j'ai mal compris ! fit M. Gerbaud avec une nouvelle surprise.

— Si, vous avez parfaitement compris... Je vous en supplie, ne me refusez pas... acceptez cette association !

— Mais c'est une fortune que vous me proposez, et c'est Ernestine qui...

— Qui veut que vous soyez mon associé, qui l'exige.

— Elle, mon Dieu ! elle !... Mais, alors, je l'ai mal jugée !

— Je le crains, si vous ne l'avez pas toujours considérée comme un ange.

— Pauline avait donc raison ? Elle me soutenait... et lorsqu'elle saura... Je vais lui dire tout de suite.

M. Gerbaud, transporté d'enthousiasme, se leva et appela sa femme, qui accourut aussitôt. En quelques mots, il la mit au fait de ce qui l'émotionnait tant.

— Voilà comme elle se venge, cette chère enfant ! s'écria-t-elle, saisie d'admiration.

— Elle avait donc à se venger ? demanda Armand.

— Oui ; car j'ai été injuste, j'ai été dur, j'ai été méchant envers cette excellente créature !... Ah ! comme je l'ai méconnue !

— Ainsi, monsieur Gerbaud, j'emporte votre consentement ?

— Permettez !... je suis touché, j'admire... mais je ne sais si...

— Oh ! vous le devez, monsieur ! Ce serait de la cruauté que de me répondre par un refus ; ce serait empêcher mon bonheur. Vous êtes très-intelligent, vous avez beaucoup d'expérience des affaires : vous serez très-utile à ma... à notre maison... Que votre délicatesse ne s'alarme donc point.

M. Gerbaud résista quelques minutes, puis se rendit aux vives instances de l'aimable jeune homme, instances auxquelles se joignit M<sup>me</sup> Gerbaud, qui voulait voir heureuse sa chère fille adoptive. Le négociant était enchanté ; lui, l'associé de Duvrard fils ! La fortune revenait à lui, et cette fortune c'était Ernestine qui la lui ramenait, Ernestine, qu'il avait accusée et maudite !

Armand courut chez sa sœur ; mais la charmante institutrice était déjà partie pour donner ses leçons. Il se rendit alors chez son père, et lui annonça la bonne nouvelle, que ce dernier accueillit avec une véritable joie.

Quand Ernestine rentra, sa mère et sa sœur se jetèrent à son cou, l'embrassèrent avec effusion, en l'appelant l'ange de la maison.

M. Gerbaud était sorti ; il rentra peu d'instants après ; il avait appris quelque chose de nouveau ; il était agité.

— Ernestine, dit-il, c'est de vous, n'est-ce pas, que me sont venus ces trois mille francs que j'ai reçus de Bruxelles, et que je croyais tenir de Verbeul ?

— Comment le savez-vous ? demanda étourdiment la jeune fille.

— Je viens de rencontrer Pierre Larbin, le neveu de Verbeul ; il m'a appris que son oncle est mort en laissant un testament par lequel il lui est enjoint, à lui, Larbin, de me payer trois mille francs qui me sont dus. Vous concevez ma surprise.

— Je suis payé, lui ai-je dit.

— Vous commettez une erreur, m'a-t-il répondu, car mon oncle n'était pas homme à se tromper de la sorte, et son testament a été fait le jour même de sa mort.

Cela m'a donné à réfléchir. Quelqu'un a voulu m'obliger, me suis-je dit, et a pris ce moyen délicat... Qui cela peut-il être ? Assurément, c'est Ernestine !... Je ne m'étais pas trompé.

— Encore un autre trait de ta bonté, chère enfant ! exclama M<sup>me</sup> Gerbaud avec un nouvel attendrissement. Ah ! je suis fière de t'avoir toujours comprise, toujours aimée !

— Et moi donc, dit Aurélië, je suis trop heureuse d'avoir une sœur telle que toi !

— Oui, embrassez-la bien ; elle nous aime sincèrement, et vous seules êtes dignes d'elle, dit à son tour M. Gerbaud l'âme profondément émue. J'avais près de moi un trésor, je n'ai pas su l'apprécier ; je ne me le pardonnerai jamais ; mais toi, me pardonneras-tu ces horribles paroles dont je me repens ?

— Embrassez-moi, mon père, répondit simplement Ernestine ; je les ai déjà oubliées.

— Tu es un ange !

— Mais comment l'es-tu procuré cette somme de trois mille francs ? demanda M<sup>me</sup> Gerbaud.

— Mon amie Gabrielle me l'a avancée et je devais la lui rembourser avec le fruit de mon travail. Déjà, je lui ai donné un petit à-compte.

— Tu es un prodige de dévouement et d'économie !

Le mariage d'Armand et d'Ernestine se fit au bout de quelques semaines. Leur félicité fut des envieux. M. Gerbaud n'avait plus aucune inquiétude pour l'avenir ; il était l'associé d'une opulente maison !

Ernestine réussit à marier Aurélië à un ami intime d'Armand, un jeune homme de cœur et de talent. Aurélië garde encore une vive reconnaissance à sa sœur, ce qui prouve qu'elle aime son mari.

Toute la famille, heureuse maintenant, considère Ernestine comme sa Providence et la bénit chaque jour, elle que l'aveugle négociant avait haïe comme un fléau.

HIPPOLYTE FIRON.

FIN

## HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite et fin)

Après tout ce que nous avons dit de la chevelure, il ne nous reste plus que quelques mots à ajouter sur la manière de se couvrir la tête et sur l'usage des faux cheveux.

Aujourd'hui, la mode et le bon goût sont parfaitement d'accord avec les principes de l'hygiène pour ce qui regarde la coiffure habituelle des dames; mais il n'en est pas de même pour les hommes. Quelle que soit la disposition des cheveux, il faut se couvrir la tête le moins possible. Les coiffures les plus légères, les plus perméables sont les plus hygiéniques : tels sont les filets, les bonnets de tulle, qui permettent l'aération facile des cheveux et l'évaporation normale du cuir chevelu. Les coiffures trop lourdes ou trop chaudes provoquent une transpiration abondante qui se coagère sous forme de matière grasse, dont l'accumulation est une cause de malpropreté et détermine souvent des éruptions diverses, source prochaine de calvitie. Je sais bien que le peigne fin, dans les soins de toilette, triomphe aisément de cet inconvénient; mais j'ai déjà dit précédemment que l'action même du peigne fin n'est pas sans danger pour les cheveux, parce qu'il en arrache un certain nombre et qu'il irrite constamment la peau du crâne. Il faut, par conséquent, en user le plus rarement possible. Enfin, indépendamment des effets fâcheux que je viens de signaler, il peut arriver que, sous l'influence de la sueur provoquée par un vêtement trop lourd ou trop chaud, la racine des cheveux soit, pour ainsi dire, étouffée et qu'ils tombent en plus ou moins grande quantité. Rien n'est plus désastreux, au point de vue de la conservation de la chevelure, que l'habitude qu'ont certaines femmes de se couvrir constamment la tête avec un mouchoir ou un foulard. En aucun cas il ne faut faire usage de bonnets de laine, qui détruisent les cheveux autant par le frottement que par les accidents dont nous venons de parler.

Cependant, pour éviter une accumulation de calorique sur la tête, il ne faudrait pas tomber dans un excès contraire et s'exposer, tête nue, à toutes les injures de l'air, à toutes les intempéries des saisons. L'insolation, par exemple, produirait des effets bien autrement fâcheux qu'un foulard sur la tête. Il faut, en toutes choses, savoir garder un juste milieu, selon les conditions où l'on vit et les influences locales. Il y a un certain nombre de personnes qui ne peuvent pas supporter le moindre refroidissement à la tête, sans souffrir aussitôt de névralgies, de maux de gorge, de maux d'yeux, de maux d'oreilles, de rhumes de cerveau, etc.; il est évident que ces personnes doivent se préoccuper de leur santé générale plutôt que de leur chevelure, aussi ce n'est point pour elles que nous avons tracé les règles précédentes. Mais on évitera certainement tous ces inconvénients, si l'on sait accoutumer les enfants des deux sexes, dès leur plus tendre enfance, à rester la tête découverte.

Les hommes, en général, supportent mieux que les femmes d'aller nu-tête; aussi on est en droit de se demander pourquoi l'on voit beaucoup plus de têtes chauves parmi les premiers. La raison principale me paraît résider dans le système de coiffure. Tandis que les femmes, avec leurs chapeaux légers, ont la chevelure constamment aérée, les hommes emprisonnent leur chef dans un cylindre de carton recouvert de feutre ou de peluche, coiffure pesante qui, comme dit Michel Lévy, étire la tête, concentre une masse d'air qui s'échauffe rapidement, ne préserve ni du chaud, ni du froid, ni de la pluie, ni du soleil, accumule les fluides circulatoires dans la peau du crâne et produit la macération des bulbes pilifères par la sueur.

**Des faux cheveux.** — De tout temps, les femmes ont porté de faux cheveux, tantôt pour suppléer à ceux qu'elles n'avaient plus, tantôt, et le plus souvent, pour satisfaire à la mode ou pour augmenter la beauté de leur physionomie. Ces trois motifs d'emprunt ne paraissent dignes de quelques excuses; mais non point jusqu'à oublier entièrement les préceptes de l'hygiène.

Les personnes qui ont perdu leur chevelure sont exposées, au moindre refroidissement, à contracter des rhumes de cerveau, des maux de dents et bien d'autres petites infirmités qu'elles éviteront certainement en s'habituant à porter une perruque ou un faux toupet. Ici la coquetterie est parfaitement d'accord avec l'hygiène. Il faut seulement que ces chevelures postiches s'adaptent parfaitement, de façon à ne pas gêner la tête ni à comprimer les téguments du crâne; il faut encore avoir soin de quitter fréquemment la perruque pour laisser les fonctions du cuir chevelu s'accomplir librement.

Quant à ces masses de faux cheveux que nous avons vues, il y a quelque temps, sur la tête de nos élégantes, elles offrent de véritables dangers au point de vue de la conservation de la chevelure. Ces énormes chignons échauffent le cuir chevelu, y produisent une irritation constante et peuvent par là déterminer quelques éruptions

dévastatrices. Pour les maintenir en place, il faut, en outre, les fixer fortement aux vrais cheveux, et ceux-ci sont alors tirillés et souvent arrachés. Aussi l'un des meilleurs moyens de perdre promptement sa chevelure, c'est de porter constamment un volumineux faux chignon. Est-ce à dire pour cela qu'il est interdit à une jolie femme d'enrichir ses attraits par quelques tresses d'emprunt? Ce n'est point là notre pensée; et, si nous considérons comme souverainement ridicules tous ces échafaudages de crin et de cheveux qui attirent l'attention, nous admirons volontiers une élégante coiffure dont les proportions sont en parfaite harmonie avec le visage qu'elle encadre.

DOCTEUR IZARD.

Peau de satin! Cœur d'artichaut, polkas, font fureur!

## LES MENUS DE LA SAISON

Janvier 1874.

## MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Consommé aux pâtes d'Italie.  
Pièce de bœuf bouillie, garnie d'oignons glacés.  
Filets de merlans à la Conti.  
Mauviettes rôties.  
Salade de légumes.  
Pouding.

**Filets de merlans à la Conti.** — Les filets sont cuits dans un sautoir avec beurre fondu et jus de citron. La sauce est faite avec quelques lames de truffes et liée avec du beurre. Dresser les filets sur des croûtons frits et masquer le tout avec la sauce.

La moutarde est l'accompagnement indispensable d'une pièce de bœuf.

Ce confiment, si répandu, n'a pas toujours porté le même nom. On l'appelait autrefois *sauce* ou *sénévé*, comme la graine dont il est extrait. Il fut débaptisé vers l'an 1382. Voici à quelle occasion.

La ville de Dijon avait fourni à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, un contingent de mille hommes d'armes pour l'aider dans une entreprise; le duc, par reconnaissance, accorda à la ville, entre autres privilèges, celui de porter ses armes avec sa devise : *Moult ne tarde*. La ville fit sculpter armes et devise sur sa porte principale; mais un accident ayant détruit le mot du milieu, on ne lisait plus que *moult-tarde*. Cela donna à rire aux députés des Dijonnais, et, comme ils laissaient commerce de *sénévé*, on appela, par dérision, cette graine *moutarde*, lorsqu'elle venait de Dijon, et le nom lui en est resté.

Quelle est la meilleure moutarde?  
A mon avis, la meilleure moutarde est celle uniquement composée de farine de sénévé, délayée avec de l'eau chaude ou du vin blanc et un peu de sel.

Celles dans la fabrication desquelles on fait entrer des anchois ou de la teinture de truffes, du suc d'estragon, des alliées, des aromates, etc., sont en seconde ligne et classées entre elles par chacun selon son goût.

Il ne faut jamais mêler du vinaigre à la moutarde. Enfin, il faut éviter de laisser séjourner dans la moutarde des cuillers d'argent; car il suffit de peu de temps pour qu'elle y forme une notable quantité de vert-de-gris.

LE BARON BRISSE.

## A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette. Nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices, même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houpe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

## PETITE CORRESPONDANCE

**M<sup>me</sup> M. de G. de B.** — Adressez-vous, pour connaître le prix exact du chapeau, à la maison qui nous a fourni le modèle; il serait difficile de donner les prix de chaque objet, ainsi que vous le désirez : ces prix varient à l'infini, suivant les tailles des personnes, la qualité des étoffes employées, la valeur des garnitures. Oui, pour les chiffres.

**M<sup>me</sup> D. I.** — Oui, pour les chiffres, et pour le bonnet, qui plaira à beaucoup d'abonnées.

**M<sup>me</sup> N. B.** — Bonne note est prise pour les chiffres. On pile sa serviette en deux, puis, au milieu, en dessous de la bordure, on place le chiffre; la nappe, comme vous dites, devant la maîtresse et le maître de la maison, en dessous de la bordure et quelquelques aux deux extrémités, ce qui fait répéter le chiffre quatre fois. Votre requête sera communiquée à notre collaborateur, le baron Brisse.

**Cyralis.** — Adressez-vous, pour le prix et l'envoi de l'objet, au magasin qui a fourni le modèle.

**M<sup>me</sup> J. L.** — Bonne note est prise pour toutes vos observations; il y sera fait droit.

**M<sup>me</sup> A. G., à D.** — Est-ce pour dame ou enfant que vous désirez les dessins pour robes de piqué? Oui, pour les chiffres.

**M<sup>me</sup> A. B., villa B., à Nice.** — Il faut compter de 35 à 40 francs; l'administration peut vous le procurer.

**M<sup>me</sup> S. F.** — On fera son possible pour vous donner le dessin désiré; mais la lingerie la moins expérimentée saura faire ce montage; faire un pouf sur le dessus de la tête en fleur ou ruban, et laisser s'en échapper les deux pans de la barbe, qui doivent retomber par derrière, un peu sur les côtés et accompagner la nuque.

**A. B., à Soissons.** — Nous pouvons vous expédier le 1<sup>er</sup> mois de l'année 1872, moyennant 4 fr. 25, sans gravures colorées, ou 2 fr. 25 avec gravures colorées. Nous ferons dessiner prochainement un prie-Dieu en tapisserie.

**M<sup>me</sup> B., à Aj.** — Oui, pour les initiales assorties au dessin envoyé, mais pas aussi promptement que vous l'auriez désiré. Adressez-vous de préférence à notre dessinateur.

**M<sup>me</sup> A. de S., à G.** — Nous ne pouvons tracer de dessins en soutache sur les patrons coupés. Il vous sera facile d'adapter un des dessins de nos feuilles de broderies. Un dessin spécial coûterait de 20 à 30 francs. — Note est prise pour les tricots.

**Vicomtesse de F.** — Les étoffes de deuil sont chères, le cachemire lui-même coûte plus de 3 fr. le mètre pour être passable. Quant à la forme à donner au costume, vous n'avez qu'à choisir dans les nombreuses figurines du journal, un grand nombre d'entre elles conviennent pour toilette de deuil. Si vous désirez de plus amples détails, je vous les fournirai avec plaisir; mais directement et par la poste, la place consacrée à la petite correspondance étant trop restreinte. Je pourrai aussi, si vous le désirez, vous faire expédier des échantillons.

**Pensant à ma mère chérie.** — Avec une tunique princesse, je ne vois rien autre chose à faire qu'un jaleot presque serré à la taille dans le genre de celui que j'ai décrit dans l'avant-dernier courrier de mode, lequel forme deux plis par derrière et est garni de passementeries et de dentelles, de biais avec flot de rubans dans le dos. Cette garniture reviendra au moins à 50 francs. Toutes les maisons d'ouvrages vous fourniront le fil demandé, et le numéro dépend de la forme du travail. Je vais m'informer par la nappe d'autel.

**A. V. Nièvre.** — Je crains bien qu'il ne soit pas possible de vous donner ce que vous désirez dans le numéro désigné par vous. Voici, au surplus, ce que je vous conseille : jupe garnie de volants alternant, l'un froncé, l'autre plissé, remontant jusqu'aux trois quarts de la jupe. Petite tunique très-courte devant et derrière, très-bridée sur les hanches et retenue par des bandeaux bleus sans pans. Corsage carré et à pointe garni de bretelles bleues, entourées de petits plis de tulle ou de gaze et pris dans la raie blanche. Légère couronne de myosotis dans les cheveux, posée de côté sur le haut de la coiffure.

*La Famille Champorel*, tel est le titre d'un émouvant récit, par J. Girardin, que publie la 3<sup>e</sup> livraison de la deuxième année de la *Mosaïque*, parue aujourd'hui chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares, au prix de 15 c.

La première année de la *Mosaïque* forme un magnifique volume de 416 pages illustrées d'environ 350 gravures.

## PRIX

Broché . . . . . 7 fr.  
Relié . . . . . 8 50  
Relié richement, tranche dorée . . . 10

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

En envoyant au directeur de la *Mosaïque* ou de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris, le prix du volume indiqué ci-dessus, en y ajoutant 1 fr. 50 cent. pour affranchissement, on le reçoit franco par retour du courrier.

Les abonnements pour l'année 1874 sont de 7 fr. pour Paris et de 8 fr. 50 pour les départements. Les abonnés reçoivent une livraison sous couverture toutes les semaines. — Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On maîtrise un incendie, mais on n'arrête pas une inondation.

PARIS. — A. BOUILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.